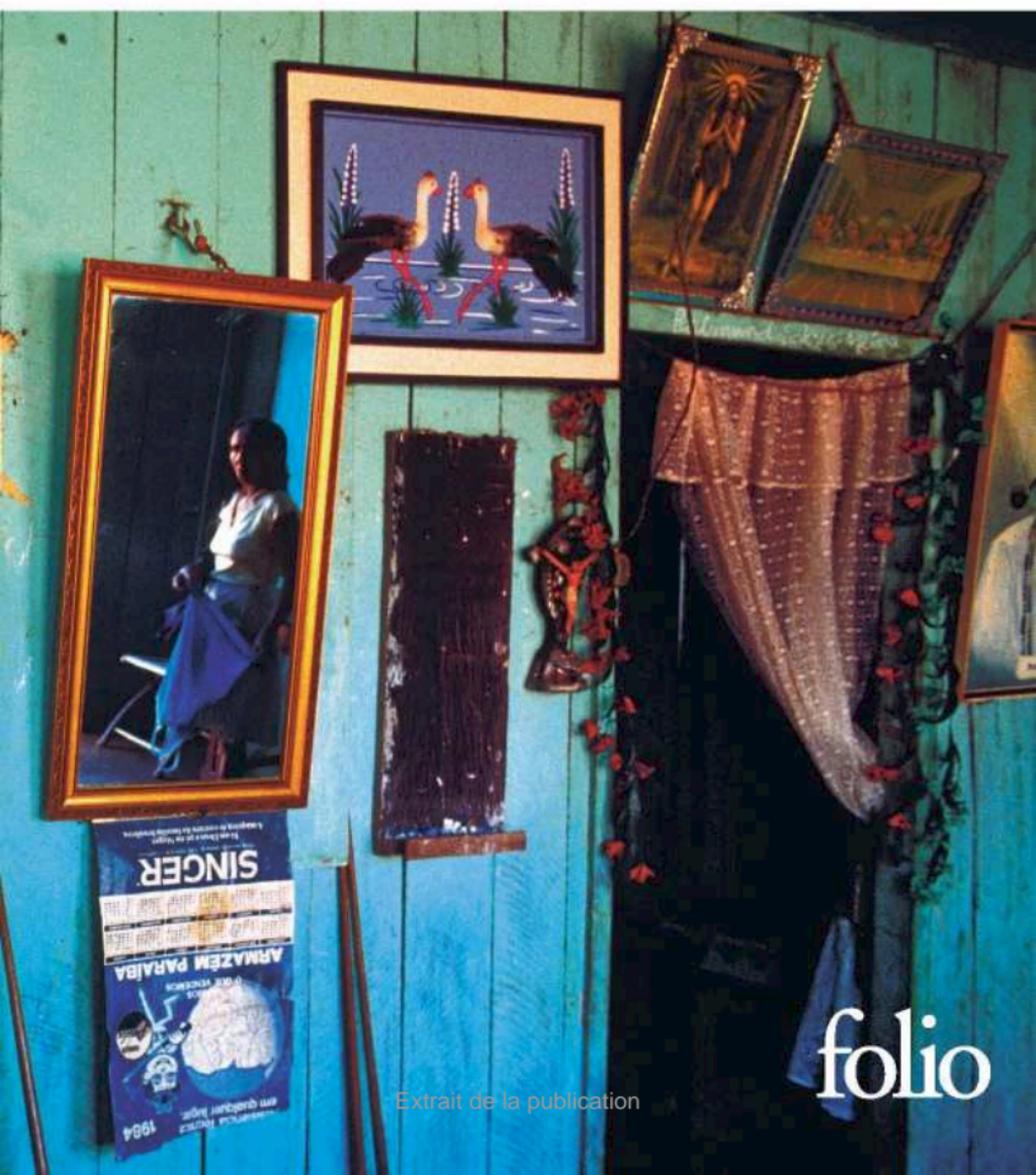


Jean-Christophe Rufin

La Salamandre



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Jean-Christophe Rufin

La Salamandre

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2005.*

Extrait de la publication

Jean-Christophe Rufin, né en 1952, médecin, voyageur, est président de l'association humanitaire « Action contre la faim ».

Il a publié en 1997 *L'Abyssin*, prix Goncourt du Premier roman et prix Méditerranée, *Sauver Ispahan* en 1998, *Asmara et les causes perdues*, prix Interallié 1999, *Rouge Brésil* pour lequel il a reçu le prix Goncourt 2001, *Globalia* en 2004, et *La Salamandre* en 2005.

AVERTISSEMENT

Chaque année ou presque, à cette époque de ma vie, je revenais à Recife. Tantôt le travail, tantôt un simple besoin de plage et de paresse m'y ramenait, en général au creux de l'hiver européen, quand là-bas le plein été et la chaleur font pâlir la mer.

Pourtant, j'ai toujours senti que ce lieu de molles délices était aussi un lieu de tragédie. « ... cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge » : longtemps, cette métaphore énigmatique de Claudel est restée pour moi une simple image poétique. Au Brésil, elle a commencé de prendre un sens inattendu et presque prophétique. Et cette intuition flottante est devenue tout à fait claire le jour où j'ai, pour la première fois, entendu l'histoire de Catherine.

À chaque séjour et sans nécessité, j'avais l'habitude de rendre visite au consul que la France entretient, Dieu sait pourquoi, à Recife. Il m'avait, une fois, tiré d'un mauvais pas et nous en avons gardé cette amitié.

Cette année-là, je trouvai ce brave homme livide et bouleversé. Peu avant mon arrivée, il s'était occupé d'une Française dont il me raconta l'affaire en quelques mots. Nos diplomates sont préparés aux drames mais guère à ceux de l'amour. Le pauvre consul rougissait. Nous visitâmes le fort du Brum quand il me fit cette confidence. Les murs blanchis réverbéraient le soleil et la touffeur de l'air pouvait expliquer la suée du fonctionnaire. Je comprenais pourtant qu'une émotion plus profonde en était la véritable cause. Après avoir écouté son récit, je sentis à mon tour comme un étouffement qui m'ôtait la parole. Nous passâmes le reste de la visite à déambuler silencieusement sur les remparts, parmi les vieux canons pointés vers la mer.

De ce jour, je décidai de tout savoir sur cette femme. Je visitai les lieux de son séjour, je retrouvai les acteurs de sa vie. Finalement, je reculai devant l'épreuve de la rencontrer elle-même. J'avais sans doute endossé à ce point la tunique de son existence qu'elle ne me paraissait plus être celle de quiconque mais seulement la mienne.

De cette obsession est né le roman qu'on va lire.

La croyance traditionnelle attribue à la salamandre la capacité de vivre dans le feu.

Cette propriété est ambiguë. Selon les auteurs, il s'agit soit de la faculté de traverser les flammes sans se brûler, soit de pouvoir durablement y séjourner et s'en nourrir. Dans les deux cas, la signification de la salamandre varie beaucoup. La première hypothèse lui donne une qualité en quelque sorte passive et limitée. Dans la seconde, l'animal devient au contraire le seul et unique habitant mythique de ce quatrième milieu qui avec l'air, l'eau et la terre, eux tous abondamment peuplés, compose le monde. Les qualités de chaleur, de clarté, de pureté qui sont des idéaux de vie, sont portées à l'extrême par le feu qui les transforme en épreuve de mort.

Il s'agit donc de savoir si la salamandre se soustrait à cette épreuve et en montre les limites ou si, plutôt, elle s'y dirige, l'accepte et démontre sa fécondité.

DEBAUWE ET LESPITAOU
Héraldique raisonnée
Paris 1913

I

Le feu est la providence du voyageur. Il détourne son attention et concentre ses angoisses, lui permet d'être encore passionnément auprès de ce qu'il va quitter. Il se représente soudain son appartement ravagé par une explosion et se répète avec effroi : « Ai-je bien pensé à refermer le gaz ? » Mais Catherine était équipée à l'électricité et elle avait tout vérifié dix fois avant de quitter sa maison. Rien ne faisait obstacle entre elle et la terrifiante perspective de l'éloignement.

Il était sept heures passées. Elle attendait, assise au huitième rang de l'immense avion. Dehors, le ciel déjà noir écoulait son catarrhe sur le tarmac et le toit des hangars. Elle voyageait en novembre parce qu'il lui restait avant la fin de l'année « des jours à prendre ». Le directeur des ressources humaines le lui avait dit : « Votre zèle finit par devenir une faute, en tout cas un mauvais exemple. Un salarié doit prendre

ses congés régulièrement. Les vacances ne s'épargnent pas. »

Mais Catherine avait beaucoup de mal à quitter son travail.

Un gros homme en gilet, à côté d'elle, étalait son bras sur l'accoudoir. Pendant qu'il s'était mouché, elle avait réussi à faufler son coude. Il le couvrait maintenant et l'écrasait mais elle tenait bon. C'était la troisième fois qu'elle prenait l'avion et c'était encore trop peu pour qu'elle fût tout à fait à l'aise. D'un coup, elle sentit vibrer la molle chair de son voisin. Il n'y avait pas lieu de s'émouvoir : le métro lui aussi vibre quand il s'ébranle. La trépidation pourtant allait crescendo. Des lumières bleues passaient sur les côtés, derrière les hublots, de plus en plus vite. Soudain, la vibration cessa et le plancher se redressa, un peu comme dans la rame quand elle remonte vers la Concorde après avoir franchi la Seine. Renversée en arrière, Catherine ferma les yeux, oublia l'avion, son coude, la France, le départ, et sentit se répandre dans son esprit, apaisant comme un dictame, le mot mystérieux de Brésil.

Ce voyage était le premier depuis dix ans, excepté deux cérémonies en province et un week-end de comité d'entreprise à Luxembourg. Auparavant, elle n'avait pas accompli non plus de très grands déplacements. Elle avait vu la Suisse, la côte

ligure et même le Danemark. Mais depuis, elle n'avait plus consacré un sou à ces dépenses éphémères. Tout l'argent qu'elle gagnait l'était pour construire. Elle ne s'autorisait que des acquisitions solides : achats immobiliers — elle était passée peu à peu du studio au trois pièces avec balcon et parking —, travaux d'embellissement — qui lui permettaient chaque fois de faire un bénéfice sur la vente —, mobilier de style tant qu'il était abordable, placements sûrs mais bien rétribués — et donc peu disponibles. Ces priorités assurées, il ne lui restait de fonds que pour un peu de nourriture, un minimum de vêtements et quelques rares sorties. Il lui fallait solidifier l'argent, muer son travail en capital, procédé que les marxistes appellent la coagulation. Elle avait coagulé sa vie et ce caillot obstruait tout.

À l'adolescence, les jeunes filles font un compte lucide et presque impitoyable de leurs qualités physiques. Catherine s'était accordé de jolis bras mais jusqu'aux mains qu'elle avait un peu carrées, des jambes très moyennes, grasses aux genoux, défaut encore imperceptible mais dont sa mère offrait la triste prémonition, des cheveux d'un blond distingué quoique paraissant artificiel et qui ondulaient d'eux-mêmes. Elle sut tôt que, toute sa vie, elle aurait l'air d'avoir apprêté sa coiffure quand elle la laisserait libre et qu'elle devrait passer des heures à

lui donner, pour un moment, l'air spontané. Elle se voyait un visage acceptable bien que peu marquant, un nez moyen, des yeux marron, une bouche sans expression particulière. Elle ne savait ni bien sourire ni marquer la tristesse. Le seul élément saillant était, lui, exagéré : elle avait un menton proéminent et de trop lourdes proportions. Un joli menton, comme d'élégantes chaussures, est celui qui ne se remarque pas. Pour dissimuler ce défaut, elle avait étudié un port de tête un peu incliné et, dans sa main ouverte, faisait reposer — donc disparaître — la fâcheuse proéminence. Cette pose pensive lui était devenue naturelle.

Elle avait quarante-six ans, mais ce premier bilan gardait sa pertinence. Rien n'avait vraiment changé depuis sa jeunesse sinon que des rides étroites et profondes avaient entrepris leurs fines œuvres sur son visage.

Le gros homme à son côté dormait maintenant sur l'Atlantique noir. Un va-et-vient de passagers assoiffés et somnolents animait le survol des flots invisibles. Catherine, dans tout l'avion, était sans doute la seule à sentir l'océan sous elle, car elle cultivait la nostalgie des transatlantiques. L'Amérique avait habité ses rêves d'enfant sous la forme désuète et mythique du paquebot *Normandie*. Bien plus tard, à une vente aux enchères, elle avait acheté une théière marquée

au sigle de la Compagnie générale transatlantique. Elle désirait qu'au moins en pensée cette traversée vers le Brésil fût un peu une croisière.

Pourquoi d'ailleurs allait-elle au Brésil ? L'occasion lui avait été donnée par une amie d'enfance. Cette Aude était mariée à un professeur qui travaillait là-bas et elle avait invité Catherine. Cependant la même amie avait déjà suivi son mari en Haïti, au Japon et à La Nouvelle-Orléans sans qu'elle fût jamais allée leur rendre visite. Cette fois-ci, Catherine avait mis en avant un prétexte économique, ces nouveaux vols à prix très réduit dont une agence voisine de son bureau faisait la promotion en vitrine. Cela non plus n'était pas un motif très convaincant : après tout Honfleur ou Cavalaire restaient plus près et moins chers. Alors ?

Peut-être était-ce plutôt cette récente visite médicale et le dialogue entre le médecin et elle, au moment où il s'était assis pour rédiger une ordonnance : « Ce sont des fibromes, mais petits, autant dire rien. Il faudra sans doute les opérer un jour ou l'autre. »

Ce n'était ni grave ni urgent, seulement un vilain mot. « Fibrome » évoquait quelque chose de rugueux et de sec, un paquet de cordes rêches qui se noue, se contracte, comme un sarment mort, là où il ne devrait y avoir que la vie.

L'idée de ce flétrissement invisible, intime,

introduisit le dérèglement dans l'existence de Catherine. Elle commença à ne plus pouvoir se réveiller le matin. Dans la grande piscine tiède du sommeil, les bords devenaient soudain trop hauts et l'empêchaient de sortir. Le soir, au contraire, elle hésitait à se coucher. Elle trouvait son lit froid, entendait partout des bruits suspects. Elle se relevait dix fois, fouillait les armoires, regardait sous les meubles. Elle s'inquiétait que quelqu'un eût pu pénétrer chez elle mais sa terreur venait de ce que, au contraire, il n'y avait personne. Elle était seule avec des objets et le temps.

Alors, partir ! Puisque sa vie était monotone, que des coups de cymbale la réveillent ! Il lui fallait des ruptures, pas trop longues, bien sûr, mais suffisantes pour redonner une saveur au reste. En somme, elle partait pour mieux revenir. Un mois serait suffisant pour repeindre ses rêves à neuf. Elle n'était jamais partie si longtemps.

Un mois ! Plus elle y pensait, plus elle se demandait ce qu'elle ferait de ce temps. Elle se dit que la seule justification des absences prolongées était les voyages lointains. La distance se nourrit de temps. Quand elle reçut la lettre de son amie Aude, elle l'accueillit comme le signe qu'elle attendait. Elle irait au Brésil.

Guère portée sur la géographie, Catherine imaginait ce pays très sommairement. Sur la côte

d'Amérique du Sud, il faisait un angle saillant, un peu comme le genou d'un joueur de football. Elle imaginait vaguement que Copacabana était encore environné par la forêt vierge. Cependant, elle savait que la cour du Portugal s'était réfugiée jadis à Rio de Janeiro pour fuir l'avance des armées napoléoniennes. Elle l'avait lu dans un livre sur Talleyrand, une biographie historique comme elle les aimait.

La compagnie des hommes et des femmes illustres du passé lui plaisait. En pensée, elle évoluait au côté de Catherine de Médicis et de Frédéric II. Elle n'aurait pas voulu vivre réellement parmi eux mais elle appréciait à titre posthume leur noblesse, leur gloire et leurs petits travers. Le récit de leur vie lui donnait de bonnes raisons de ne pas frayer avec ses contemporains, qu'elle jugeait en comparaison si médiocres.

Les dépouilles de ces héros étaient enfermées dans les reliures riches qu'elle achetait à un éditeur de luxe et réglait par traites. En vérité, Catherine ne lisait guère. Son travail la fatiguait trop. Mais elle aimait sentir ces ouvrages près d'elle, bien alignés dans sa bibliothèque vitrée, à côté de la télévision. Certains dimanches, elle sortait deux ou trois lourds volumes et les cirait. C'était un peu comme si elle eût caressé la joue tannée de ces grands personnages.

L'avion berçait la troupe enfin rangée de ses

passagers endormis. Catherine commençait à s'assoupir. Elle se sentait heureuse de partir un mois en vacances au Brésil. Ce n'était ni plus compliqué ni plus original que cela.

Elle se détendit et oublia d'un coup sa passion contenue, son malheur, sa solitude, et cette rugueuse bogue d'habitudes et d'objets accumulés dont le voyage, soudain, la privait. Comment aurait-elle pu imaginer le choc qu'elle allait subir ?

II

Le voyage rêvé est image ; le voyage vécu est sensation. Peut-être est-ce le seul motif pour partir.

Dès la descente d'avion, l'air moite frappait la peau froide et rigide de l'arrivant, l'infiltrait, commençait à la dissoudre. Catherine, en tenue de demi-saison française, suait dans le dos, sur le visage, sous les bras, et elle sentait ruisseler les gouttes sur sa peau. Aude et Richard, son mari, l'attendaient à l'aéroport de Recife. Ils l'aidèrent à passer les barrages de douane, puis la foule des familles, la meute des porteurs, des changeurs et des taxis qui apostrophaient bruyamment les touristes. Il était cinq heures et demie du matin. Aude et son mari, passé les premières effusions, n'avaient qu'une hâte : pouvoir se recoucher. Ils conduisirent Catherine chez eux dans leur voiture climatisée. Les rues étaient encore désertes et noires. Des chiens à demi sauvages rôdaient autour des poubelles qu'ils avaient renversées.

Catherine prit une douche en arrivant. Elle eut beau tourner dans tous les sens les robinets chromés, elle n'obtint rien d'autre qu'une eau tiède qui la fit frissonner malgré la chaleur. Elle s'allongea un peu pour dormir mais n'y parvint pas. Pour elle, il était presque midi et elle se sentait tout à fait éveillée. Par la baie vitrée de sa chambre, une aube rose commençait de poindre sur la mer, annoncée dans le ciel par de petits nuages joufflus comme des anges baroques. Le premier rayon du soleil qui déborda de l'horizon fendit l'eau sombre jusqu'à la plage. De cette plaie, une écume de lumière s'écoula lentement des deux côtés, jusqu'à répercuter sur toute la surface des eaux la vibration aveuglante du ciel.

Catherine se releva et se promena dans les pièces encore désertes de l'appartement. Les murs en béton, peints en blanc, étaient ornés d'objets exotiques bon marché, rapportés des divers pays où avaient vécu Aude et Richard. Vers neuf heures, ils se levèrent, l'embrassèrent comme s'ils ne l'avaient pas rencontrée pendant la nuit et l'entraînèrent bruyamment sur la terrasse pour y prendre ensemble le petit déjeuner. Richard était tout fier de s'être procuré des croissants « français », sans se rendre compte que ces imitations caoutchouteuses à l'odeur d'huile d'olive avaient peu de chances de soulever l'enthousiasme chez quelqu'un qui avait

*Composition Imprimerie Floch.
Impression Novoprint
à Barcelone, le 12 avril 2006.
Dépôt légal : avril 2006.*

ISBN 2-07-032876-7/Imprimé en Espagne.

140364

Jean-Christophe Rufin
La Salamandre



La Salamandre

Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre
La Salamandre de *Jean-Christophe Rufin*
a été réalisée le 27 juin 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070328765).

Code Sodis : N49728 - ISBN : 9782072448126.

Numéro d'édition : 180614.